

CHRONIQUE MUSICALE



Mlle Yvonne Dubell

Voici plus d'une année que Mlle Dubell est engagée à l'Opéra de Paris, attendant l'occasion de se produire, occasion que seules les circonstances ont retardée. Comme naguère Mlle Consuelo Domenech, cette jeune fille a passé par le Conservatoire en y obtenant un réel succès comme pianiste et comme harmoniste distinguée.

Entre temps, elle étudiait le chant avec Mme Lureau-Escalais, et c'est ainsi que sa véritable vocation se fit jour.

Pourvue d'une sérieuse éducation musicale, Mlle Dubell est douée, en outre, d'un remarquable tempérament artistique et, en s'attaquant à l'un des rôles les plus difficiles du répertoire, (Elsa de Lohengrin), elle y fait preuve des plus appréciables qualités.

Au physique, Mlle Dubell est une Elsa charmante et juvénile, et elle réalise à miracle le personnage idéal de la légende.

On l'a très favorablement accueillie, et cette première épreuve lui a fait grand honneur.



JAURES (un des chefs du parti socialiste)

UN VOYAGE FANTASTIQUE

Un voyage que nous ne vous souhaitons pas de recommencer est celui que vient de faire, — bien malgré lui, — un contrôleur de chemin de fer, M. Elke, qui en a raconté les péripéties à un rédacteur du "Wide World Magazine". Il s'était glissé sous un train pour se rendre compte des causes d'un sifflement inaccoutumé. Tout à coup, une secousse :

"Pensant, raconte-t-il, que le machiniste essayait, comme d'habitude, les soupapes et les engrenages, je ne m'alarmai point. Quoiqu'il fût peu sensible, le mouvement continuait; je me traînai à quatre pattes pendant deux ou trois verges. Il ne s'arrêtait pas et même il s'accélérait: j'avais peine à le suivre. Que faire? Filer entre deux roues? C'était bien dangereux. Me coucher sur la voie? les essieux m'eussent broyé. Je saisis la tige du frein pneumatique qui court sous le wagon; je m'y entortillai, appuyant ma poitrine sur une barre transversale. Je croyais encore qu'il ne s'agissait que d'une

manoeuvre. Horreur! le train partait. Cent quinze milles avant la première station! Deux heures d'une course vertigineuse, sans autre chance de salut que ma présence d'esprit et la force de mes muscles. Non, non, cela ne pouvait pas être; je me mis à hurler. Mes collègues allaient s'apercevoir de mon absence; on m'entendrait. Je devinais même que sur le quai on se retournait, cherchant d'où venaient mes cris. Mais la gare disparut.

Le dos écrasé entre le plancher du wagon, la face vers la terre, je voyais fuir, à une effroyable vitesse, les deux longs rails d'acier; le fracas des roues affolait mes oreilles; un vent furieux, engouffré sous le wagon, sifflait d'une voix rauque et terrible de sirène. Ainsi qu'un ouragan, le train soulevait autour de moi et me jetait au visage des cailloux, du gravier, des nuages de poussière; j'étais suffoqué, aveuglé, souffleté comme par un cyclone. A vingt-deux milles de Londres, sous le tunnel de Welwyn, je sentis dans les ténèbres une tempête de boue s'abatant sur moi. Au sortir du tunnel, le rapide redoubla de vitesse. Un train qui couvre soixante-dix milles à l'heure est secoué des mouvements les plus inattendus. Cette fois je me crus arraché de mon appui, précipité entre les roues; mes mains, mes bras, mes jambes se brisaient sous l'effort que je faisais pour me maintenir. J'avais fermé mes yeux; mes artères battaient à rompre. A tout moment je me disais: C'est fini.

A peine si, aux petites stations, on ralentissait une minute pour repartir plus vite, avec de plus cruelles secousses. Tout de même, peu à peu, je me sentais plus rassuré. Je pensais aux voyageurs qui, au-dessus de moi, commodément assis, parcouraient leurs journaux, ou, fumant des cigares, regardaient passer les prairies, les bois, les collines, les villages. Je n'avais aucune idée du temps ni de la route. A un moment, je réussis à poser mes pieds sur une seconde barre, parallèle à la tige où s'appuyait ma poitrine; ma situation fut moins intolérable. Mon corps pourtant se disloquait; mes mains étaient en sang; mes vêtements en lambeaux. Une soif de fiévreux m'étreignait à la gorge, me brûlant les poumons et les bronches. Puis, tout se brouilla dans mon esprit, et je ne garde plus du reste de mon voyage que l'impression d'un vol interminable, à ras du sol, dans un grondement de tonnerre.

—Eh bien, gentleman, qu'est-ce que vous faites là-dessous?

Une figure humaine est penchée sous le wagon. Je m'aperçois alors que le train est arrêté. J'ouvre mes mains convulsées, et je tombe sur le sol, entre les roues immobiles. Nous sommes à Grantham.

Et M. Elke ajoute flegmatiquement: —Heureusement, nous n'avions pas de retard!

ville de Paris fera placer une plaque commémorative.

Ainsi va le monde. Tout disparaît avec le temps, et rien n'échappe à l'inexorable loi. Le logis qui va s'effondrer sous les marteaux des démolisseurs (ces tueurs de souvenirs) vit peut-être encore en un cadre magique dans l'esprit de quelques vieillards. Pour ceux-là, les vieux plâtras en question ont une valeur qui leur arrachera des larmes. Si, de ce temps-ci, ils passent rue Béranger, ils croiront voir déchirer en lambeaux leur jeunesse. Ils revivront les jours ensoleillés où, sous les tonnelles de l'Ile de France, ils allaient chanter les couplets du poète aristophanesque; et les moellons abattus leur paraîtront rayonnants d'abord, puis, ternes, gris, comme les choses qui s'effacent. Rentrés au logis, ce fâcheux pronostique les chagrinerà, et c'est d'une voix dolente qu'à la sourdine reviendront sur leurs vieilles lèvres les couplets qui firent leurs délices d'antan:

Je vais revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse.
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les sots et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Ou encore :

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes;
D'un bout du monde à l'autre bout,
'habit fait tout.

Et bien d'autres.

La plaque municipale, les meubles que possède maintenant le musée Carnavalet, diront encore un peu ces choses pendant quelque temps. Il faut donc se résigner. Mais, c'est égal, on ne verra plus les murs contre lesquels les plus grandes célébrités du XIXe siècle vinrent élimer les coudes de leurs habits, tout en devisant avec ce sage que fut Béranger! L. d'ORNANO.

LES FAIBLES

Je n'ai d'amour au coeur que pour ceux qu'on torture
Les tout petits enfants de l'immense nature
Qui vivent dans l'ennui, la tristesse ou l'effroi;
Ceux qui n'ont pas de nid, le soir, quand il fait froid
Qui tremblent dans le vent et gisent sous la neige;
Les faibles, ceux qu'on tue et que nul ne protège
Et dont le bon soleil lui-même est ennemi;
Qui n'ont que la douceur d'avoir un peu dormi
Lorsqu'il faut s'éveiller encor pour vivre, et vivre...
Aussi, lorsque l'hiver met des robes de givre
Sur les troncs d'arbres noirs et les brins d'herbe roux,
Je rêves d'être un dieu paternel, grave et doux,
Qui pourrait, en faisant reflourir les pervenches,
Etre aimé des oiseaux qui glissent sous les branches.

EDMOND HARAUCOURT.



(L'hypnose et l'harmonie des gestes)

L'ATTENTE